

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 6

Artikel: Mai-juin 40 au P.C. 2e Div. [fin]
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343113>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mai-juin 40 au P.C. 2^e Div.

(Fin)

Encore une fois, le loisir ne nous fut pas laissé d'épiloguer et de pronostiquer. Les *Panzer* bourrant sur l'axe Langres-Besançon-Pontarlier, sans qu'aucune résistance quelque peu cohérente pût encore leur être opposée, il fallait s'attendre à les voir parvenir à nos confins dans le secteur du Jura neu-châtelois qu'avait dégarni notre mouvement précipité du 8 juin précédent. Il convenait donc de le réoccuper sans tarder. D'où de nouveaux ordres provoqués en temps utile par la vigilance jamais en défaut du colonel Masson et de ses collaborateurs.

Trains spéciaux et colonnes d'autocars P.T.T. embarquèrent une partie de notre division qui s'était rassemblée sur l'axe Delémont-Moutier et la débarquèrent, qui dans le Val-de-Travers, qui dans la région du Locle ; les éléments montés et motorisés prirent la route avec ordre de forcer l'allure. Dans la soirée du même 17 juin, nous avions réintégré les locaux du collège de Saint-Blaise que nous avions occupés le 3 septembre 1939 dans des sentiments plus optimistes. Ce fut pour y apprendre que, conformément aux ordres donnés, le bataillon de fusiliers 19 occupait le dispositif prévu aux Verrières, et que le bataillon de carabiniers 3 avait fait de même au Col-des Roches ; renforcés chacun d'une section de canons antichars, ils superposaient déjà leurs moyens à ceux des troupes-frontière. Le reste allait suivre.

Entre Pontarlier et la frontière, la route et la voie ferrée se faufilent à travers une cluse étroite et profonde. La valeur de cet obstacle, considérable en soi, a été rehaussée, au cours des âges, par le travail de l'homme. A droite, en allant en Suisse, s'élève l'antique château des sires de Joux, de construction assez puissante pour que les Français aux approches

de la deuxième guerre mondiale, eussent jugé utile d'y couler du béton ; en face, sur une croupe dénudée, on distingue le fort du Larmont auquel en 1879 et 1880 travailla le capitaine Joffre dont l'histoire du monde a retenu le nom.

Ce verrou avait-il déjà cédé sous l'impétueuse poussée des blindés allemands ? A l'aube de ce 18 juin, qui était le 125^e anniversaire de la bataille de Waterloo, nous prîmes place dans notre traction-avant, avec la mission d'éclaircir cette question qui ne laissait pas d'être importante pour nous, attendu que notre dispositif était encore assez mince. Parvenu aux Verrières, nous nous rendîmes au poste d'observation du bataillon 19, installé sur une hauteur au Sud du village. De ce point de vue, nous aperçûmes à travers nos jumelles, la funeste étamine rouge timbrée de la cocarde à croix gammée, qui flottait, en signe de victoire, sur le sommet du Larmont supérieur.

Selon ce que nous avons pu lire quelques mois après l'événement, ce vieil ouvrage était défendu, le 17 juin à l'aube, par une garnison de 130 hommes armés de 4 mitrailleuses. Deux d'entre elles furent bientôt mises hors de combat par un bombardement de 150 mm. Ce succès de l'artillerie permit aux fantassins allemands de descendre dans le fossé, et ils s'attaquaient à la porte du fort, quand, à court de munitions, cette poignée de Français consentit à capituler. Il était environ 20 heures.

L'écrasement de la France n'était donc plus une intuition, une vue de l'esprit, mais une vision physique, imprimée sur nos rétines... Pour autant, les Allemands ne se présentèrent pas le même jour, au barrage-frontière, ce qui permit à plusieurs centaines d'égrenés de l'armée française de trouver l'asile de la Suisse ; parmi ceux-ci, les rescapés de la 5^e batterie du 170^e R.A.P., dont les lourdes pièces de 155 mm, installées à Houtaud, pour accueillir d'éventuels parachutistes sautant sur l'aérodrome de Pontarlier, avaient été enlevées à la hussarde, par quatre automitrailleuses de la 29^e division motorisée allemande. Par ailleurs, ce bref répit permit à notre défense

de s'étoffer, de s'organiser en profondeur, de reviser ses plans de feu et son réseau de transmissions.

C'est aussi que le général Guderian avait reçu l'ordre de redresser du Sud-Est au Nord-Est, l'axe d'effort de son corps de droite (39^e *Panzerkorps* ; général Schmidt). Tangentant le territoire suisse, sa 29^e division motorisée pousserait vivement de Pontarlier sur Belfort, par le plateau de Maîche, tandis que sa 1^{re} division blindée, remontant le Doubs de Besançon à Montbéliard, se voyait assigner le même objectif. La place tombée, le 39^e *Panzerkorps* opérerait sa jonction avec la 7^e Armée allemande, sortie elle-même de la tête de pont qu'elle avait formée au Nord de Neuf-Brisach, le 14 juin précédent, et progressant direction Sud-Ouest.

Cette manœuvre provoquerait l'enveloppement dans le massif des Vosges, du Groupe d'armées n° 2 de l'armée française qui, le 12 juin précédent, avait reçu l'ordre de quitter la ligne Maginot pour venir s'établir sur le front Nevers-frontière suisse (région de Genève). Coupé de ses arrières par la foudroyante échappée de la Panzergruppe Guderian, sur l'axe Châlons-sur-Marne-Langres-Pontarlier, ce dernier groupement organisé des forces adverses (droite de la 2^e Armée, 3^e, 5^e, 8^e Armées coiffant 7 corps d'armée et 23 divisions, sous les ordres du général Condé) devait être accablé et réduit à la capitulation, avant la conclusion de l'armistice négocié dans l'historique clairière de Rethondes.

La remontée de la 29^e division motorisée allemande qui atteignit le plateau de Maîche au cours de la journée du 18, contraignit les troupes du Secteur fortifié du Jura (général Huet) de chercher un refuge en Suisse, les unes dans la région du Locle, par le Col-des-Roches, les autres dans celle de La Chaux-de-Fonds, par le pont qui franchit le Doubs au lieu dit La Rasse. Il s'agissait de « chasseurs pyrénéens », médiocrement équipés et armés, et, nous a-t-il semblé, de peu de consistance militaire. Tout autre était l'impression produite par les combattants de la 2^e Brigade de Spahis (colonel de Torcy) et de la 2^e Division de chasseurs polonais (général

Prugar-Kettling) auxquelles nos troupes eussent volontiers présenté les armes, si cette marque d'honneur avait été réglementaire dans l'Armée suisse.

* * *

Avec la 67^e D.I. (général Boutignon) qui accourrait d'Alt-kirch, ces deux grandes unités ressortissaient au 45^e C.A.F. du général Daille. Le 16 juin, à 10 heures, ce dernier, primitive-ment chargé de la défense de Belfort, reçut l'ordre du général Laure, commandant de la 8^e Armée, d'effectuer une sortie en direction de Besançon, ainsi qu'il l'en avait sollicité la veille. En exécution de cet ordre, il pousserait de Belfort, sur Montbéliard et Baumes-les-Dames, soit par la rive droite du Doubs.

Toujours est-il qu'en fin de journée la situation était si chargée de menace entre Saône et Doubs, que le général Daille se résolut à mettre cette seconde rivière entre son corps d'armée et les blindés allemands : avec un peu de chance, estimait-il, en marchant de l'Isle-sur-le-Doubs sur Pierrefontaine (67^e D.I. et Spahis) et de Mathay sur Maîche (2^e D. Ch.P.), on atteindrait Pontarlier sans trop de casse, et l'on serait hors du filet. D'où le combat de rencontre qui, le 18 juin, l'opposa au 39^e *Panzerkorps*.

Dans la région de Pierrefontaine, si les Spahis firent bonne figure, la 67^e D.I. fut littéralement volatilisée ; en écrivant ceci, nous ne croyons pas diffamer sa réputation, mais étant de « réserve type B » elle ne disposait d'aucune arme de défense antichars vraiment digne de ce nom, et ses fantassins avaient derrière eux quelque 140 kilomètres. Ce désastre compromit la division polonaise qui avait opposé à Maîche une énergique résistance aux efforts adverses. Au surplus, le parc du 45^e C.A. fut, soit capturé, soit contraint de passer sur territoire suisse, Dans ces conditions, force fut bien au général Daille de venir s'établir sur la ligne Fort du Lomont-Trévillers-Damprichard-Doubs. Mais, d'ores et déjà, la position ainsi jalonnée annonçait l'internement dans l'hypothèse la plus favorable.

Dans la soirée du 18 juin, la plupart de ces détails nous étaient inconnus. On savait seulement que le long de notre frontière, la bataille se déplaçait du Sud-Ouest au Nord-Est. que des colonnes de munitions avaient passé en Suisse, que de gros contingents français allaient être acculés à la frontière, entre Saignelégier et Saint-Ursanne, et que figuraient, parmi eux, des unités polonaises dotées d'équipements flambant neufs. A l'intention de soulager la brigade-frontière dans la lourde tâche que lui imposerait l'internement de 20 000 à 40 000 hommes, la 2^e division lui détacha le bataillon de fusiliers 18 qu'une colonne de cars postaux transporta dans les Franches-Montagnes. Un certain nombre d'officiers de notre état-major fut, par ailleurs, envoyé sur les lieux.

Nous passâmes la journée du 19 entre Saignelégier et Goumois. De l'autre côté du Doubs, le canon tonnait et le fracas de ses détonations allait en se rapprochant, de sorte qu'on pouvait se demander si les débris du 45^e C.A.F. n'allait pas être irrémédiablement enfoncés dès le début de l'après-midi. Au pont lui-même, c'était une cohue indescriptible de subdivisions armées et commandées, d'isolés sans armes, d'attelages et de camions. Il convenait d'y remettre un peu d'ordre et de tenir ouvert le tronçon de route de 8,5 kilomètres, qui moyennant une dénivellation de 470 mètres, conduit de Goumois à Saignelégier, par de nombreux lacets. Selon les ordres reçus sur place, nous nous y employâmes de notre mieux, mais ce ne fut pas une petite affaire que de maintenir en mouvement ces colonnes d'hommes épuisés, et de leur faire entreprendre cette rude grimpette, sans discontinue.

A Saignelégier, les troupes internées furent désarmées sur place. Aussi, sur le plateau, passait-on devant des amoncellements de fusils, de baïonnettes, de pistolets, de grenades, d'obus et d'équipements de toutes sortes. Il fallut en organiser la garde, tant pour écarter les amateurs de souvenirs que pour interdire toute manipulation des engins explosifs, et si nous n'eûmes aucun accident à déplorer, ce fut l'intervention du Saint-Esprit, plus que l'effet des mesures prescrites, tant elles

étaient improvisées. Ailleurs, il fallut encore refouler quelques paysans peu scrupuleux : un billet de cent francs à la main, ils cherchaient à acheter leurs chevaux aux soldats du train.

Quoi qu'il en soit, en fin de journée, l'ordre était à peu près rétabli. Et le témoin oculaire que nous sommes doit rendre hommage au zèle déployé en cette circonstance tant par la troupe que par les états-majors précités auxquels de nombreux officiers du 1^{er} C.A. étaient venus apporter leur concours. Transports commandés, mouvements organisés, troupe nourrie, blessés et malades examinés et évacués, chevaux pansés, fourragés et inspectés, pleins complétés : l'exécution de ces diverses tâches était chose faite ou s'achevait au crépuscule. Somme toute, nos officiers d'état-major général, comme ceux des services de l'arrière (médecins, pharmaciens, vétérinaires, quartiers-maîtres, officiers-auto) avaient affronté une situation imprévue, tout au moins dans son déroulement, et l'avaient surmontée.

Car Goumois et Saignelégier ne furent qu'une des scènes de ce drame et, dans la nuit du 19 au 20 juin, il fallut de même pourvoir au sort des dernières troupes du 45^e C.A.F. Après une journée de combats soutenus dans la boucle du Doubs, pour assurer le passage de leurs camarades, elles se retiraient à leur tour sur notre territoire par les axes Indevillers-Les Epiquerez et Vaufrey-Soubey.

Les chasseurs polonais du général Prugar-Kettling avaient-ils, au cours de ces deux journées, détruit 27 chars ennemis, ainsi que l'affirmait un de leurs officiers en entrant en Suisse ? Il faut sans doute en rabattre, sans incriminer du reste la sincérité de ce témoignage, car, dans le feu du combat, le cas n'est pas rare d'illusions de cette sorte. Le fait est, toutefois, qu'ils poussaient devant eux une poignée de prisonniers. « Si vous n'en avez que faire, on peut toujours les liquider derrière le poste-frontière », déclara un commandant de compagnie au colonel suisse chargé de régler le passage. On l'en dissuada sur le ton le plus énergique. Aussi bien, ces Allemands qui appartenaient tous à la 29^e division motorisée nous

furent-ils remis chauds et vivants et quittes pour la peur. En stricte application de la règle du droit international, on les autorisa sans autre à regagner leur unité ; ce qu'ils firent dans la journée, assez penauds, quant au reste, de leur mésaventure.

Cet incident illustre les sentiments que nourrissaient les Polonais envers les destructeurs de leur patrie. Le cadre de cette vaillante division était formé en grande partie d'officiers d'active qui avaient échappé par les cols des Carpates, aux camps de concentration allemands ou soviétiques. La troupe, en revanche, avait été recrutée dans les colonies polonaises de l'Est et du Nord de la France, où le gouvernement de Varsovie, en 1939, comptait ses ressortissants par centaines de milliers, mineurs pour la plupart. L'ensemble faisait une excellente impression. On s'étonna, toutefois, que les Polonais se contentassent de trois doigts portés à la chapska, pour exécuter le salut militaire ; il nous fut expliqué que c'était en l'honneur de Sainte-Trinité : le pouce pour le Père, l'index pour le Fils et le majeur pour le Saint-Esprit.

Durant la même nuit, nous reçûmes l'ordre de faire embarquer à Saignelégier la 8^e compagnie du 408^e Régiment de pionniers, et de la conduire à Bienne pour la remettre entre les mains du Commandement territorial. Si nos souvenirs sont exacts, cette compagnie avait retraité à pied depuis Mirecourt que l'on placera à mi-chemin entre Epinal et Vittel, soit par l'itinéraire le plus direct, à quelque 150 kilomètres du Doubs de Goumois.

Ces hommes, de la classe d'âge de nos territoriaux, ne supportaient pas leur comparaison. Il s'agissait, à vrai dire, d'une unité de travailleurs militaires, mais qu'on le veuille ou non, toute troupe peut être appelée à combattre, et y être appelée inopinément. Or, durant huit mois de « drôle de guerre », cette malheureuse compagnie n'avait exécuté ni marche d'entraînement, ni tir individuel, et ses deux F.M.15, armes périmées depuis quinze ans, avaient brûlé huit cartouches coup par coup ; au surplus, elle les avait perçus au dernier

moment. Puis un jour, à l'aube, le 408^e Pionniers reçut l'ordre de s'engager pour retarder l'ennemi, et nous avions devant nous les rescapés de ce corps qui n'avait rien retardé du tout.

Quelques jours plus tard, nous faisions la même constatation en visitant les colonnes de parc du 45^e C.A. Les revolvers de leurs officiers constituaient leur seul armement. On conçoit dès lors qu'à la première escarmouche, elles aient cherché le refuge de la Suisse, privant les combattants du front de leurs précieuses munitions. Chez nous en revanche, nous nous souvenons des brillants résultats de tir obtenus à la même époque par la compagnie de boulangers 2, et d'un exercice qui permit au Groupe de subsistance 2 de défendre ses installations et magasins contre des parachutistes supposés, le temps nécessaire pour être secouru.

Certes, au bout de cinq jours de marche et d'engagements, la 2^e Brigade de spahis, à l'aspect de ses hommes et de ses jolis chevaux barbes, donnait-elle l'impression d'un corps d'élite ; la même mention nous semblait devoir être décernée à la 2^e compagnie du 16^e bataillon de chars de combat : son commandant, le capitaine Pinault, l'avait conduite sans perte du fait de l'ennemi, mais non sans accrochages, de la Saône de Velleton au Doubs de Goumois. Magnifiques troupes et dignes d'un plus glorieux destin que l'internement entre Anet et Morat, sous la garde courtoise du Régiment d'infanterie 8.

Mais, ce nous semble, le Haut-Commandement français avait méconnu cette vérité essentielle de toutes les guerres : à savoir que la valeur d'une armée ne se définit pas comme la moyenne entre le meilleur et le pire, mais que comme une chaîne, dès qu'on combat en défensive, elle n'offrira pas plus de résistance que le plus faible de ses maillons.

Major EDDY BAUER